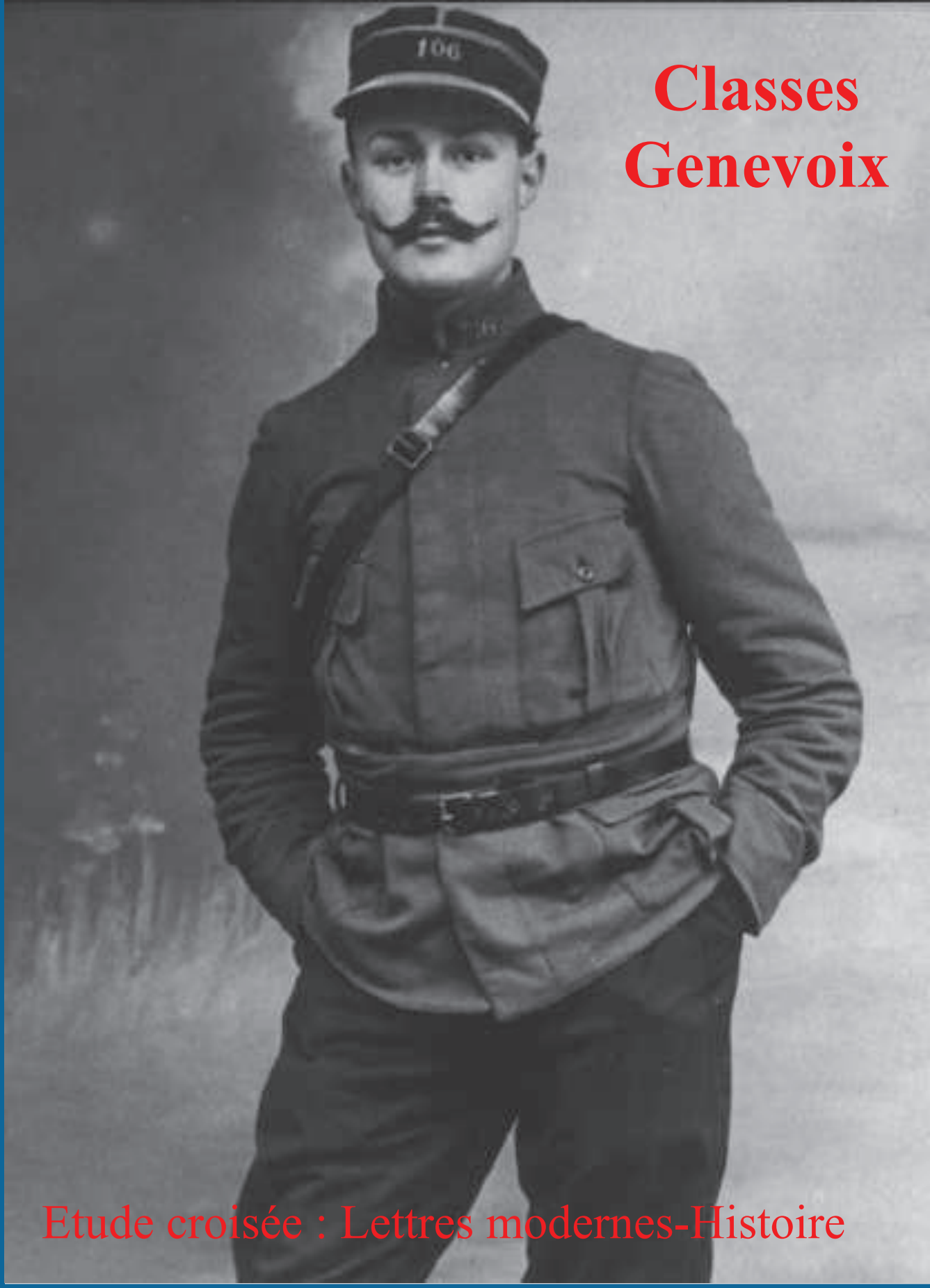
Mémorial de Verdun

Classes Genevoix



Etude croisée : Lettres modernes-Histoire

Dossier élèves

MEMORIAL DE VERDUN

CNSV 14 18 COMITÉ NATIONAL DU SOUVENIR DE VERDUN

L'ESPARGE

COMMUNAUTÉ DE COMMUNES CANTON DE FRONSAC

NOM : _____ Classe : _____

Prénom : _____

Etablissement : _____

_____

_____

Année scolaire : _____

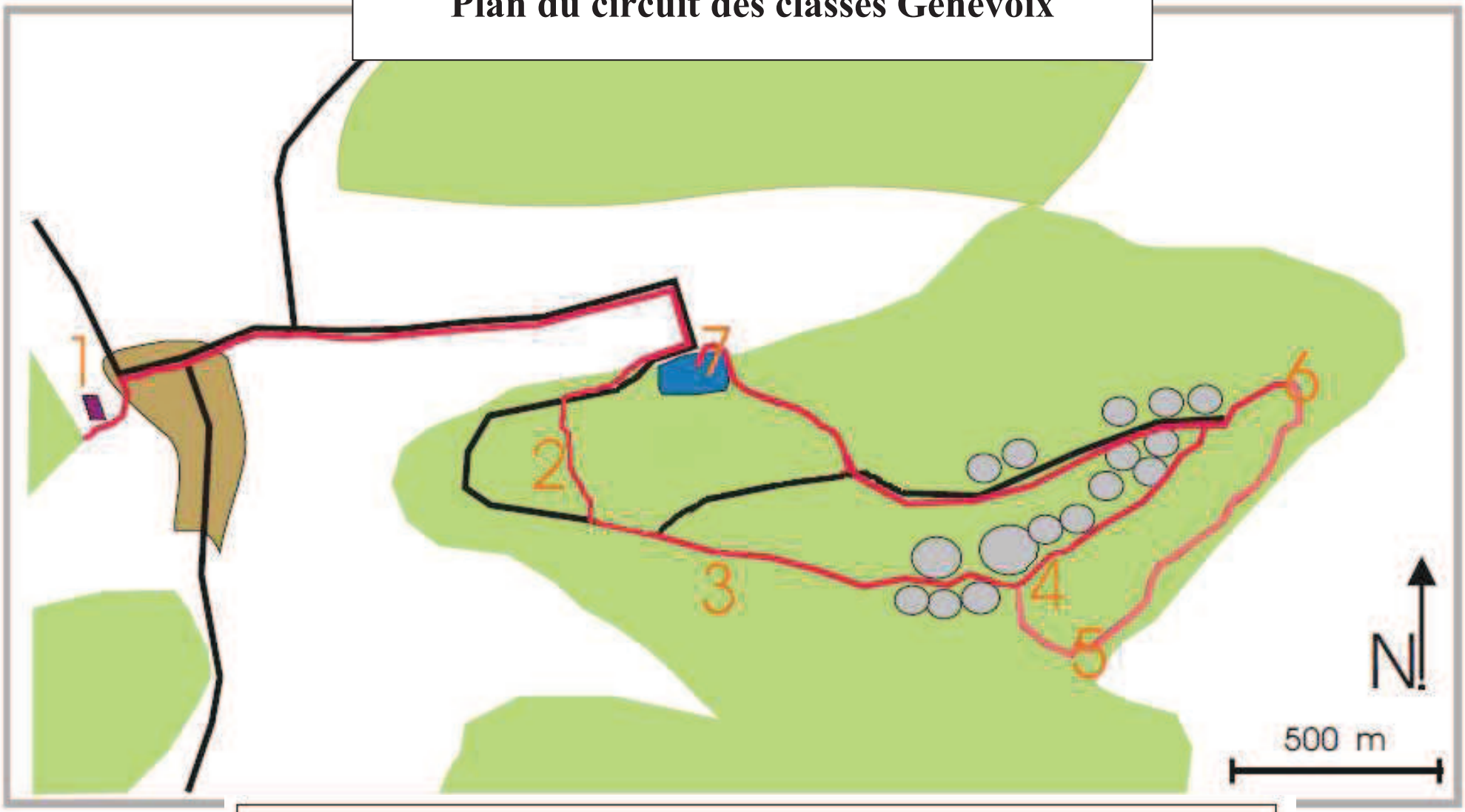
Visite sur le site effectuée le : _____/_____/_____

Conception du document :

Service éducatif du Mémorial de Verdun

1re édition : Novembre 2007
Mise à jour : janvier 2014

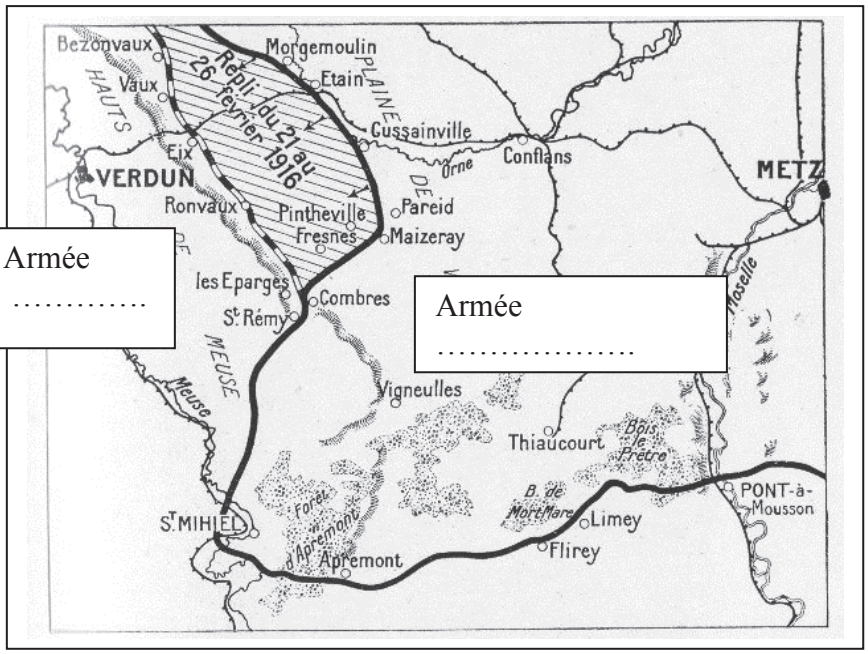
Plan du circuit des classes Genevoix



Légende :

- Relief encadrant le village.
- Village des Eparges.
- Cimetière
- Route
- Entonnoir de mine.
- Itinéraire "Classes Genevoix".
- Variante de l'itinéraire.
- 1 "points lectures"

La situation des Éparges dans la Première Guerre mondiale



Armée
……

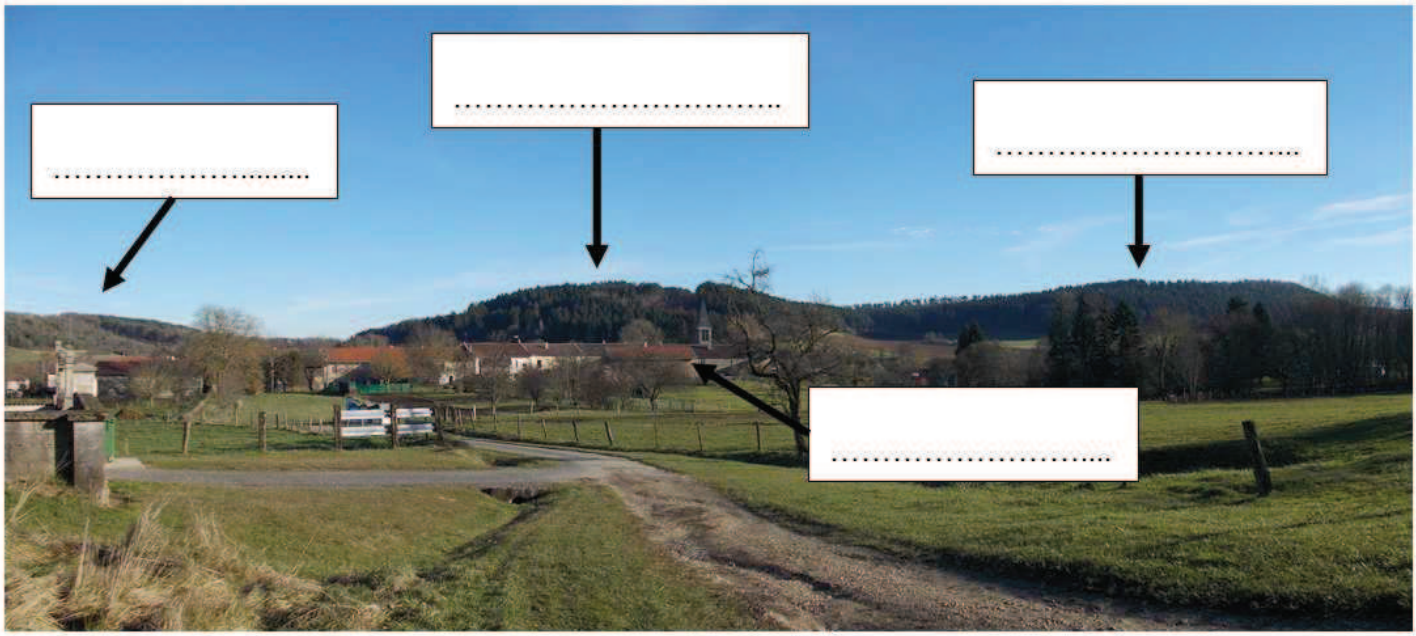
Armée
……

.Que représente le trait noir sur la carte ?
……

.Indiquez sur la carte les positions tenues par les deux armées adverses

Le site des Éparges

Sur la photo ci-dessous, indiquez le nom des différents lieux. Entourez en bleu ceux qui sont aux mains des Français et en rouge ceux tenus par les Allemands.



Maurice Genevoix : un auteur dans la guerre

Eléments biographiques majeurs

……

……

……

……

……

……

……

Les préparatifs de l'attaque

Point 1 :

Fin janvier 1915 :

« Mauvais coin, le nôtre, pour ces trois jours : des trous creusés dans un talus, près d'un chemin en pente, purineux. Comme on est vu des Boches, malgré quelques petits sapins fichés en écran dans la boue, on passe des heures dans une galerie étroite, les genoux au menton, les mains croisées sur les genoux. Lorsqu'on se hasarde à sortir, on voit la vallée du Longeau, et par-delà le piton jaune, balafré de tranchées et de sapes.
Dieu ! Comme on les voit bien, toutes ces sapes creusées par notre génie ! Elles rampent, zigzagantes, vers la crête. On dirait que chacune d'elles cache une grosse bête fouisseuse, qui s'enfonce, s'enfonce, en rejetant de chaque côté des bourrelets d'argile soulevée, et soudain disparaît, comme pour émerger bientôt sur l'autre flanc de la colline crevée. On dirait aussi que les Boches veulent tuer la bête, ou la murer dans sa galerie avant qu'elle ne soit arrivée : ils bombardent, à coups énormes de 150 ; sept points de chute, toujours les mêmes, sept panaches de suie molle qui jaillissent presque au même instant, et se balancent à n'en plus finir au-dessus de chaque tête de sape.
Cela fait un étrange effet de loin. Il me semble que je vois cela pour la première fois. Pour quoi faire, toutes ces sapes ? Pour ménager des fourneaux de mine jusque sous la tranchée allemande. Et quand les fourneaux seront prêts, bourrés, amorcés, on le fera sauter tous ensemble… Mais une fois qu'ils auront sauté ? Et où serons-nous, nous autres, lorsque les fourneaux sauteront ? »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.2, « La paix ».

7 février 1915 :

« Ce matin, la journée a commencé dans le brouillard. On a vu d'abord les crêtes émerger, le soleil glisser sur les sapins de Combres, et bientôt il n'y eut plus qu'un peu de brume laiteuse flottant au fond de la vallée, se roulant au tronc noueux des saules dont les têtes surnageaient, rondes, à la pleine lumière… Ce soir, le ciel se ternit, le vent tourne, passe au sud-ouest : nous aurons la pluie pour rentrer au cantonnement… »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.2, « La menace ».

« C'est un ordre « supérieur » : il faut construire à force, sur la pente, des abris de bombardement – des abris en T, la porte au nord – pour *mille* hommes ou davantage.
Où les construire exactement ? Les plans officiels du secteur indiquent quelque part, à peu près entre les deux compagnies d'attaque, une dépression providentielle. Ils la baptisent, cette dépression, « Cuvette 280 ». Et c'est là, dans la cuvette, qu'il faut construire des abris pour mille hommes. »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.2, « La menace ».

Quelles unités sont chargées de l'attaque de la crête des Éparges ? Combien d'hommes cela représente-t-il ?

……

Quels moyens ont été rassemblés pour l'attaque ?

……

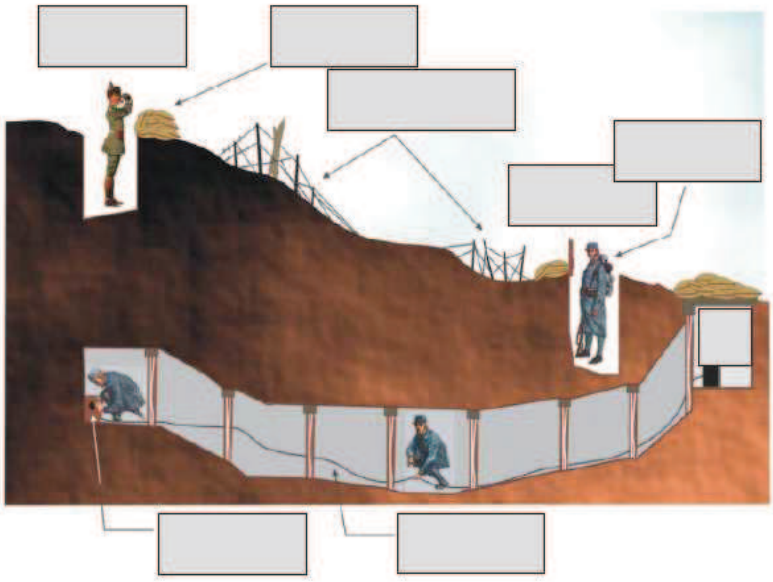
Quels aménagements ont été effectués ?

……

Quel objectif doit-être enlevé ?

……

Titre :……
……



Dans les cases du schéma ci-contre, placez le numéro correspondant aux éléments suivants :

1. Fourneau de mine
2. Tranchée française
3. Réseau de Barbelés
4. Sape
5. Parapet
6. Tranchée allemande
7. Cordon de mise à feu

N'oubliez pas de mettre un titre au document

17 février 1915 :

« Nous avons quitté Calonne avant le jour. Nous sommes arrivés à pointe d'aube. Il fait très beau, un temps plein de lumière, presque tiède à mesure que le soleil s'élève, et qui déjà fait songer au printemps. Il y a pourtant, sur la friche d'en bas, derrière les guitounes de la réserve, des loques de neige éblouissante et quelques tas de neige plus terne devant la porte des gourbis. A flanc de coteau, des bourrelets de neige très minces soulignent les talus exposés au nord.

On nous a fait monter à la cuvette 280.

Les terrassiers nocturnes ont beaucoup travaillé, depuis une semaine : les bords, les creux de la cuvette sont défoncés de trous rectangulaires, qui s'ouvrent béants en plein ciel, près des piles de rondins qui devraient les couvrir…

On nous laisse libres ; il n'y a pas d'avion en l'air ; pas un obus n'est tombé depuis que nous sommes arrivés. Ordre d'entrer dans les « abris », et de s'y tenir immobiles. « Tassez-vous ! Il faut que tout le monde tienne. » Tout le monde ne peut pas tenir ; les abris débordent ; la cuvette surpeuplée déborde. Il est neuf heures du matin ; on se sent les doigts gonflés, les jambes lourdes comme au printemps. Encore cinq heures d'attente, avant que les mines explosent. Va-et-vient machinal, d'un trou à un autre trou. »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.3, « La mort ».

Que font les hommes sur cette photo ?

……

Quel est le rôle des officiers et sous-officiers, tel Genevoix, dans ces moments-là ?

……

Quels dangers les guettent ?

……

Quel est le signal de l'assaut ?

……

……

L'attaque
Point 2 (dans le boyau) :

« Et ma gorge s'est serrée tandis que je regardais ma montre, à deux heures moins trois minutes. Tout est vide. Je ne peux pas sentir autre chose, exprimer autre chose que cela. Tout ce qui emplit le monde, d'ordinaire, ce flux de sensations, de pensées et de souvenirs que charrie chaque seconde du temps, il n'y a plus rien, rien. Même pas la sensation creuse de l'attente ; ni l'angoisse, ni le désir obscur de ce qui pourrait advenir. Tout est insignifiant, n'existe plus : le monde est vide.
Et c'est d'abord, contre nos corps accroupis, un sursaut pesant de la terre. Nous sommes debout lorsque les fumées monstrueuses et blanches, tachées de voltigeantes choses noires, se gonflent au bord du plateau, derrière la ligne proche de l'horizon. Elles ne jaillissent pas : elles développent des volutes énormes, qui sortent les unes des autres, encore, encore, jusqu'à former ces quatre monstres de fumée, immobiles et criblés de sombres projectiles. Maintenant les mines tonnent, lourdement aussi, monstrueusement, à la ressemblance des fumées. Le bruit reflue, roule sur nos épaules ; et tout de suite, de l'autre côté, de tous les vals, de toute la plaine et du ciel même, les canons lâchent les vannes déferlantes du vacarme.
« En avant ! Par un ; derrière moi. »
Nous montons vers l'entrée du boyau, sans la voir, bousculés par l'immense fracas, titubants, écrasés, obstinés, rageurs.
« En avant ! Dépêchons-nous ! »
Le ciel craque, se lézarde et croule. Le sol martelé pantelle. Nous ne voyons plus rien, qu'une poudre rousse qui flambe ou qui saigne, et parfois, au travers de cette nuée fuligineuse et puante, une coulée fraîche d'adorable soleil, un lambeau de soleil mourant.
« En avant ! Suivez… En avant… Suivez… »
Il me semble que mes hommes suivent. Par-dessus le boyau, je vois bondir une forme humaine, capote terreuse, tête nue ; et sur la peau, sur l'étoffe sans couleur, du sang qui coule, très frais, très rouge, d'un rouge éclatant et vermeil.
« Suivez… Suivez… »
Des mots cahotent, mêlés au fracas des canons :
« Un Boche… La boue sur les frusques… Un Français… Foutu… »
Plus de voix ; plus de pas ; rien que la folie des canons. Ceux du Montgirmont cognent à la volée, se rapprochent, nous poussent dans le dos. Ceux de Calonne, ceux du Bois-Haut, ceux des ravins, tous les canons des Hauts se rapprochent, les mortiers, les obusiers, les 75, les 120, les 155, les pièces de marine, toute la meute se rapproche et hurle, toute la ligne douce et longue des collines ne peut plus être aussi loin qu'elle était, avance jusqu'au village, le déborde et nous pousse brutalement. C'est inouï, cette brutalité. Le Montgirmont devient fou, crache ses obus par-dessus nos têtes, nous courbe sous un vol de grandes faux, sifflant, volontaire et bestial.
Nous suffoquons. Des pierres jaillissent et retombent ; une flamme jaillit, avec un ricanement furieux.
« Allez ! Allez ! Par-dessus ! »
Quelque chose de lourd a cogné mes jambes, et j'ai fléchi, les jarrets coupés nets.
« Par-dessus ! En avant ! »
C'est la tête de Grondin qui a cogné dans mes jambes. Je me suis retourné, sans horreur ; et j'ai vu le corps écrasé, enseveli déjà sous l'immense piétinement, avec encore, à ras de terre, la plaie glougloutante du cou. »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.3, « La mort ».

Point 2 (débouché du boyau) :

« En avant ! » Toute la force était derrière moi, il n'y avait rien par-devant, pas d'obstacle sensible qu'il m'ait fallu franchir. Je n'ai rien senti, qu'un grandissement soudain, une plongée de tout mon corps dans un espace inconnu, immensément large et pur. Je me suis retourné : j'ai vu que Sicot et Biloray me suivaient, les premiers, devant les deux sergents ; j'ai vu

derrière leurs épaules une foule d'hommes encore ensevelis, crevant la terre des pointes de leurs baïonnettes, et sortant, sortant, à n'en plus finir.
« En avant ! En avant ! »
Notre artillerie ne tire plus ; les fusils allemands ne tirent pas. Nous enjambons les fils de fer tordus, trébuchons dans les vagues d'argile soulevées par les canons ; chacun de nos pas fait monter jusqu'à nos narines l'odeur corrosive et violente de la terre empoisonnée. Nous voyons tout : les hommes de la 5 qui sortent à notre gauche, et qui montent, sous les lueurs des baïonnettes ; la friche bouleversée, longuement déserte à notre droite, où les hommes de la 6 n'apparaissent pas encore.
Devant nous, personne. A notre gauche, loin, nous voyons Floquart qui galope, tête nue ; Noiret, qui court un peu plus loin, se penche et disparaît de l'autre côté de la crête. Pas un Allemand… Où sont-ils ?
Un coup de fusil vers la gauche ; un tapotement bref de mitrailleuse ; et plus rien. Les hommes de la 5 sortent toujours.
La mine 6 : des madriers enchevêtrés, fracassés, des fibres de bois blême faisant charpie sur la terre noire, des chevaux de frise en miettes, une loque de drap brûlé accrochée aux ronces d'un fil de fer. Un grand silence : c'est ici que montait l'une des formidables fumées.
Personne toujours. La mitrailleuse, à gauche, a de nouveau tapé cinq ou six balles, puis s'est tue. Nous avançons encore, enjambons un talus qui s'éboule, et tombons dans la tranchée allemande vide.
C'est la première, celle qui nous dominait hier, celle d'où les Boches déversaient sur nos têtes leurs écopes de bois remplies d'eau, celles d'où leurs tirailleurs battaient le pont sur le Longeau, la vallée, le petit calvaire, cherchaient dans nos parapets les minces trous noirs de nos créneaux, celle d'où ils nous ont tué Bujon, Maignan, Soriot, tous les autres…
Nous sommes très haut. Nous dominons les collines et les prés, la Woëvre immense, les routes de nos vieux cheminements ; nous respirons un air plus léger ; il semble que nous nous dominions nous-mêmes.
« Ah ! Voilà les potes ! »
Ceux de la 6 sont enfin sortis. Ils montent ; je les appelle de loin, en agitant mon manche à balai. Mes hommes rient à présent, stupéfaits de cet assaut étrange, de cette conquête dérisoirement facile. Ils crient à ceux de la 6 , lorsqu'ils passent :
« L'arme à la bretelle ! Tout de suite ! Vous avez l'air d'andouilles, avec vos baïonnettes en l'air ! »
L'heure d'angoisse effrayante sous la fureur de nos canons, ils l'oublient ; le corps de
Grondin qu'ils viennent de piétiner, ils l'oublient, et le premier blessé ruisselant d'un sang si rouge, et toute cette dure journée d'attente, dans les trous… Ils regardent à leurs pieds, très loin, pardessus les lignes moutonnantes des bois, aux confins mauves de la Woëvre, le plus loin qu'ils peuvent regarder. Ils crient, pleins d'une fierté d'enfants :
« Ça fait rien ! Ils étaient guère vaches les Boches ! […] »

Quelques prisonniers sont faits. Genevoix poursuit les concernant :
« Ils descendent tous Il en reste un pourtant un gamin en larmes, le front meurtri d'une bosse énorme à laquelle il porte la main, sans cesse, d'un geste inconscient. Puis il lève les bras qui tremblent, et il répète, les yeux soudain agrandis d'horreur.
_Schrecklich ! Oh ! Schrecklich !
_ Engagé volontaire ? demande Rive.
_Oui, monsieur le Capitaine.
_ Quel âge ?
_Dix-sept ans et demi.
_J'en ai quarante-huit », dit le capitaine Rive.
Il regarde cet enfant qui pleure, secoue la tête, casse un morceau de chocolat, le lui donne.
« Merci, monsieur le Capitaine.
_Descends, maintenant ; va… descends. »
Et le gosse en larmes s'en va, en croquant son chocolat. »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.3, « La mort ».

Panneau 3 : le point A

D'après les informations présentées par le guide, décrivez et expliquez en quelques phrases les évènements qui se sont déroulés du 18 au 21 février autour du point A.

……

……

……

……

……

……

18 février 1915 :

« Sous ma main qui vient de glisser, quelques chose roule, élastique et froid, un peu poisseux : je regarde de près l'aspect réel de la viande d'homme ; on ne pourrait la reconnaître à rien, si l'on ne savait que « ça en est ». Sans bouger de ma place, je cherche à découvrir d'autres lambeaux : il y en a beaucoup, bien plus que je n'aurais imaginé […].
Deux obus ensemble, derrière la lèvre de l'entonnoir ; la terre nous a poussés bien avant les explosions : ce devait être des obus de rupture, énormes, des 305 probablement […]. Il en tombe partout, sur la réserve tout en bas, sur le Montgirmont, sur le village, sur le Bois-Haut. De gros fusants à fumée verte tintent sur la route de Mesnil […]. Un mastodonte glisse sur nous, si lourd que son vol seul nous plaque contre la boue. Le cœur suspendu, on attend. Il éclate : un fracas de maison qui s'effondre, qui croule par pans énormes, les uns par-dessus les autres ; l'obus éclate toujours, croule toujours, n'en finit pas : c'était sûrement un 305 […]. Une autre balle claque : Sicot gémit, ouvre les bras, et tombe. Nous nous sommes jetés à plat ventre, Butrel et moi ; nous halons Sicot par sa capote : il ne geint plus ; il est lourd. « Un peu plus fort, Butrel. ».
Le corps se met à glisser doucement : il faut le retenir pour qu'il ne roule pas avec nous, dans l'entonnoir. « Portons-le…Prends les jambes. » Des grenades fusent toujours, éclatent, traversent l'air d'un vol vibrant de guêpes…L'entonnoir est presque vide ; les derniers soldats s'entassent à l'entrée de la sape, s'engouffrent à pleines épaules sous l'auvent sombre des madriers.
« Laissez-nous passer, allons ! » Sicot vient d'entrouvrir les yeux. Il râle faiblement, sans une plainte ; des taches cireuses s'élargissent sur ses joues, envahissent tout son visage. Son nez se pince ; il referme les yeux. « Laissez-nous donc passer, vous autres ! ». Il y en a qui sont restés sous l'enchevêtrement des poutres. Hébétés, anéantis, ils demeurent là, couchés dans la boue, accrochés aux madriers saillants. On les pousse, dans les ténèbres. Sicot a toujours le même râle ; il est lourd, lourd…« Des blessés, par ici ? » Cette voix…Oh ! les braves garçons ! Dans la lumière, au bout du coffrage étouffant, j'ai reconnu Bamboul et le grand Sinquin. Ils ont couru au-devant de ce que tant d'autres fuyaient…Pouvoir rester dans un abri, en sortir et monter…« Par ici, oui : un blessé. ». Ils rampent au-devant de nous ; ils nous aident ; ils arrachent le moribond à l'écrasement noir du tunnel. Et ils s'en vont, les genoux dans la boue, enfoncés dans cette boue par le poids de l'homme douloureux, qui râle toujours, dont nous suivons le râle après que nous ne le voyons plus, d'un tournant de la sape à un autre tournant, très loin. »

« J'ai quitté la tranchée, pour descendre par le boyau 6. Comme l'entonnoir est loin, maintenant ! Comme je suis seul ! Depuis une dizaine de mètres, le boyau dresse à mes côtés ses anciennes parois presque intactes, deux coupures de boue polie, tassée, solide, rassurante. Si mes bandes molletières tombées sur mes souliers fangeux n'alourdissaient mes jambes de

ces paquets énormes, je pourrais presque courir. Attention… Les entonnoirs se touchent au bord du fossé démoli : il faut ramper une fois de plus. Attention encore… Même sans ces souliers pesants, je ne pourrais pas courir. Les entonnoirs se chevauchent, se confondent : le boyau n'a plus de parois. Et là-bas, au tournant… Je me suis arrêté, pour mieux voir. Il y a un homme couché sur le dos, la tête posée sur les reins d'un second, déjà presque enfoui dans la boue ; il y en a un troisième, à genoux, et qui ne bouge pas plus que les deux autres. Ils sont morts ; deux d'entre eux, je le vois, depuis quelques minutes peut-être…

Je comprends : le boyau effondré est pris d'enfilade à cette place. L'homme qui est dessous a été tué hier ou cette nuit, par un obus, les autres viennent d'être tués par les tireurs allemands embusqués au faîte de l'entonnoir, les mêmes qui ont tué Gerbeau devant nous, blessé Troubat dans la tête de sape. Mais alors, moi… Il faut pourtant passer. Je sais bien que je pourrais remonter vers le boyau 7, vers un des deux autres, 5 ou 4. Je n'y songe même pas : c'est trop loin ; je suis trop las ; mes pieds ligotés sont trop lourds… Je vais courir, et sauter pardessus les morts.

Il faut m'approcher un peu plus, chercher des yeux la place où je poserai mes pas : ici, sur cette claie qui émerge ; un peu plus loin, contre le flanc de l'homme allongé sur le dos…

Je ferai mon possible pour ne pas écraser sa main. Oh !... Elle vient de bouger, cette main ! et l'homme soulève la tête, me regarde intensément.

Je m'approche, en rampant, avec un coup d'oeil en arrière vers l'entonnoir meurtrier. Je ne vois pas les sacs à terre ; je rampe ; les yeux de l'homme vivant sont maintenant tout près des miens.

Il essaie de parler, balbutie quelques sons d'une voix gargouillante, et me regarde, me regarde encore.

« Où es-tu touché ? »

Il secoue la tête.

« Prends patience… Je descends, tu vois… Je vais ramener les brancardiers. »

Encore une fois sa tête remue de droite à gauche : non, ce n'est pas cela. Sa main se soulève faiblement ; son regard, qui s'appuie, qui s'attriste de ne pouvoir se faire comprendre, devient presque intolérable.

« … en… on…. ai… ué… »

Est-ce possible ? Est-ce bien cela qu'il veut me dire ?

« Que je fasse attention ? Que je vais me faire tuer ? »

Le regard s'apaise, s'illumine ; et les paupières disent oui, sans que la tête bouge désormais.

Savoir son nom, le lui demander… Il a dû recevoir une balle dans la moelle ; il est là, paralysé, muet ; nous avons deux morts pour témoins. »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.3, « La mort ».

Monument du 106ème R.I.

Le monument du 106e RI, dit des « revenants »

Indiquez le nom du sculpteur.

……

Indiquez la date de construction du monument

……

En mémoire de qui ce monument a-t-il été érigé ?.....

……

Décrivez le monument (forme générale, différents ornements).

……

……

……

Monument du 106ème R.I., Bronze.

Quels personnages sont sculptés sur ce haut relief ?
……

……

Quel message veut faire passer l'artiste, message en lien avec les évènements qui se sont passés ici ?……

……

……

……

Relevez la phrase de Genevoix inscrite sur le monument

……

……

Panneau 4 : Les entonnoirs

Les entonnoirs que nous voyons ici sont postérieurs à l'année 1915. Celui décrit par Genevoix, l'entonnoir n°7, était beaucoup plus petit que ceux présents autour du point C, témoins de l'intensification de la guerre de matériel.

« Ce que nous attendons va sûrement arriver : dans dix minutes ; dans quelques secondes… On entend des cris quelque part. A gauche ? Oui, à gauche… Des coups de fusil ; des cris encore ; des détonations cinglantes, ouatées, dont le bruit inconnu nous déconcentre et nous effraie. Trente hommes sont debout dans l'entonnoir ; ils voudraient sortir, pour voir. Mais ils descendent, glissent au plus profond du trou.
Tous les hommes debout se heurtent les uns les autres, trébuchent et crient, la bouche ouverte. Quelques-uns, tombés à genoux, s'efforcent de gravir les pentes : ils glissent sur l'argile visqueuse, et retombent. Brusquement, une ligne de capotes bleues se profile au faîte de l'entonnoir ; d'autres cris nous frappent au visage, tandis que des corps nous heurtent, roulent sur nous, nous entraînent avec eux jusqu'au chaos des madriers brisés.
« Restez là ! Restez là !
- Ils arrivent !
- La 5 a lâché !
- Restez là !
- On est tourné !
- Restez là, nom de Dieu ! »
Des projectiles volent sur la pâleur du ciel, de petites boules noires et denses ; elles bondissent de motte en motte, crachent un jet fusant d'étincelles, puis éclatent. Quelqu'un crie : « Des grenades ! Nos grenades qu'ils ont prises là-haut, et qu'ils nous lancent ! »
Dans un éclair, je vois Chabredier le chef qui en reçoit une dans le dos : il bute en avant, ouvre la bouche toute grande ; il doit crier ; je ne l'entends pas ; la grenade a roulé plus bas.
Qu'est-ce que c'est ? De bizarres feux follets verdâtres, qui dansent et sautillent dans la boue. Les hommes refluent devant eux, terrifiés, brûlés avant d'être touchés.
« On va sauter ! C'est contre-miné !
_ Restez là !
_ En avant ! »
Des pétards brillent, tombent et aboient ; d'autres grenades noires, au panache tournoyant d'étincelles. Le capitaine Rive est debout, très grand ; son pic à la main, les bras ouverts, il pousse des hommes de toutes ses forces :
« En avant ! En avant ! »

J'ai crié, moi aussi. Butrel passe devant moi, grimpe légèrement la pente abrupte. Sicot est à mon côté ; nous nous aidons l'un l'autre, escaladons ensemble le talus. »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.3, « La mort ».

Les évènements autour du point C en avril 1915.
D'après les informations présentées par le guide, décrivez et expliquez en quelques phrases les évènements qui se sont déroulés début avril autour du point C.

……

……

……

……

……

……

Genevoix ne participe pas directement à l'attaque. Depuis le point A, son bataillon assiste aux attaques non sans essuyer des pertes du fait du bombardement. C'est une autre partie de son régiment qui est engagée dans la lutte. Voilà ce qu'il écrit :

« Le 7 avril. « Quelques mots seulement ; je ne puis vous donner que de pauvres minutes volées ; car nous sommes, une fois encore en pleine bataille. »
Le 8 « … Obligé de m'interrompre brusquement, hier, pour remonter dans la tranchée. Les Boches contre-attaquaient en masse : bombardement invraisemblable. Ces journées dépassent en horreur celles de février. En février peu de boue. Des blessés légèrement atteints se sont noyés en essayant de se traîner jusqu'au poste de secours. On s'exalte jusqu'à pouvoir tenir. « J'ai » mes hommes ; Dast et Sansois sont admirables ».
Le 13 *avril*, de Dieue-sur-Meuse.
« Ainsi nous avons pris toute la crête des Éparges. Mais que d'efforts ! Que de souffrances ! Notre régiment n'en peut plus. Les pertes additionnées dépassent l'effectif total ; les cadres sont, encore une fois, anéantis : cinquante officiers tués ou blessés depuis le 17 février. »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch. 5 « Les noyés ».

Panneau 6 : Le point X

Le 22 mars, au carrefour de la Calonne :
« Nous sommes arrivés l'avant-dernière nuit, absolument éreintés ; nous avons dormi quinze heures, beaucoup d'hommes dégringolés en route, foudroyés de sommeil avant d'atteindre les abris.
« Deuxième journée ici, après dix jours de première ligne, dont trois de combats. Les pertes n'approchent pas celles du dernier mois. Et pourtant…
« Je devrais me taire, refouler ça au fond de moi ; je ne peux pas : ça monte… Il va bien falloir que ça crève.
« Est-ce qu'on croit que c'est drôle pour nous ? Est-ce que nos grands toubibs ne devraient pas avoir le sursaut d'énergie, d'honnêteté ou de pudeur (appelle ça comme tu voudras) d'exiger qu'on nous donne enfin le vrai repos dont nous avons besoin ? Quinze jours ; dix jours ; mais ailleurs ! […]
« Pourquoi nous battons-nous, maintenant et *de cette façon* ? Pour défendre quoi ? Gagner quoi ? […]
« Des milliers de morts, déjà, pour ce lambeau d'une colline dont le sommet nous échappe toujours !

« Tuer des Boches ? Les user ? On ne peut tuer *ainsi* des hommes qu'en en faisant tuer d'autres, autant d'autres ou davantage. Alors ? …
« Déloger les Boches d'une crête stratégique importante ? D'un « bastion » avancé sur la Woëvre ? Mais les Hures, qu'est-ce qu'elles sont ? Et le Montgirmont ?… Derrière la colline des Eparges, la montagne de Combres se dressera face à nous. Et derrière Combres, d'autres collines… Dix mille morts par colline, est-ce que c'est ça qu'on veut ? Alors ? …»

Le 23 mars :
« Changer d'air. S'en aller loin de ces cadavres que les premiers soleils pourrissent et qui font horriblement mou le sol sur lequel nous marchons. Il y a six mois que mes yeux voient le même bois de sapins couronnant la montagne de Combres, et la vallée du Longeau avec les ruines du Moulin-Bas, et le Montgirmont pelé, et la sévère côte des Hures. Chaque mitrailleuse a une voix connue, chaque batterie, chaque canon. Maintenant que tant de morts s'allongent au flanc de toutes ces pentes, au fond de tous ces ravins, j'ai mal à supporter la vue de ces choses. Allons-nous-en ! Allons nous battre ailleurs ! Le supplice recommence à chaque retour dans ces tranchées, où la survie du passé ne peut être que cruelle ».

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch. 5 « Les fosses ».

Monument du Point X, dos.

Qui a réalisé ce monument ? En quelle année a-t-il été construit ?

……...

……...

Décrivez le monument (forme générale, différents ornements).

……

……

……

……

A qui le monument est-il dédié ?

……...

……...

Comment expliquez que les personnes auxquelles est dédié ce monument soient si nombreuses aux Eparges ?

……...

……...

Panneau 7 : cimetière militaire

Réflexions de Maurice Genevoix qui, huit jours avant l'assaut prévu, perçoit et partage intimement les pensées de ses hommes prêts à se livrer au combat et conscients de la mort probable qui les attend :

« L'homme s'est aventuré trop loin. Il a senti, au frémissement des voix, qu'il ne lui restait qu'à se taire. Et il se tait, ravalant son fiel.

Aucun d'eux n'osera plus parler : on a touché au plus profond, au plus secret d'eux-mêmes. Cela palpite en chacun d'eux. Et chacun, même ce soir, huit jours avant l'assaut qui menace, est le maître ombrageux de son cœur.

Leurs pensées… Qui se vantera de jamais les connaître ? Je sais que nous nous ressemblons tous. Je sais aussi que j'ai voulu être près d'eux, et qu'ils me sentissent près d'eux : à cause de cela, parfois, j'ai cru que leurs yeux se livraient. Leurs pensées… Est-ce que je sais ? Ce qui m'a ému dans leurs yeux, n'était-ce pas un reflet de moi-même ?… Eux et moi, chacun de nous et tous les autres. Et pour moi seul, ce monde caché de souvenirs et d'espoirs, ce monde prodigieux qui mourra si je meurs. Et pour chacun d'eux tous, un autre monde, que je ne connaîtrai jamais. Visage des souvenirs, murmure de voix qu'on est seul à entendre, tiédeur des rêves, formes légères d'espoirs glissant parmi les souvenirs… Ils me ressemblent, leurs yeux me l'ont dit quelquefois : mais rien de plus, dans l'échange furtif d'un regard ; rien qu'une lueur émouvante, entre deux infinis de silence et de nuit.

Ils se taisent, depuis que Durozier s'est tu. Malheureux d'être ensemble, ils se quittent. Une à une, leurs ombres s'éloignent dans la nuit. »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.2, « La menace ».

21 février : Après l'assaut, le temps de la relève et des bilans:

« Comme je les ai revus alors ! Tous, tous… Même ceux qui furent tués loin de moi et que je n'avais pas vus : Desoignes, Duféal et Moline, les trois ensemble. Tout à l'heure, dans l'abri du colonel, des voix avaient prononcé leurs noms, et je m'étais enfui, ayant peur d'autres noms encore… A quoi bon ? Il fallait bien que cela vînt : Porchon, qu'est-ce qu'on a fait de toi ? Juste au bas du boyau, à quelques pas du poste de secours, un 77 t'a ouvert la poitrine, tu es tombé la face contre terre, et tu es mort. Est-ce que tu te battais encore ? Et Butrel qui descendait chercher de l'eau ? Et Troubat déjà blessé ? Et le paralysé couché sur les cadavres ? Les obus, sur la crête, ont tué Janselme, un médecin du 3e bataillon ; les obus, au village, ont écrasé un poste de secours ; les obus, sur la route de Mesnil, ont tué les blessés qui s'en allaient. Et même les autres, Hirsh, Jeannot, Muller… Pourquoi ? Pourquoi ma tranchée pleine de morts, tous ces morts déchiquetés, éventrés, broyés, tombés les uns auprès des autres sans avoir tiré une cartouche ? Pourquoi l'entonnoir plein de morts, et le coin d'acier froid fiché dans le crâne de Raynaud ? Pourquoi ce lourd bouclier, retombant de si haut sur la jambe du capitaine Secousse ? J'entends sa voix, son accent de douceur stupéfaite et résignée : « Oh ! ma jambe… ». Le commandant Sénéchal tremble et chevrote ; Petitbru recommence à hurler ; Biloray court, tombe, se relève et court ; Laviolette se cache pour mourir, et sa main frissonne sur sa tête dans une moufle de laine bleue… »

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14, Les Eparges*, ch.3, « La mort ».

Combien de soldats français sont enterrés dans le cimetière du Trottoir ?

……...

Quand le cimetière a-t-il été créé ?

……..

Regroupe-t-il tous les combattants tombés aux Éparges ?

……..

Quelles informations sont indiquées sur chaque stèle ?

……..